

NICOLE ROCTON

Doctorante, Université de Haute-Alsace

Le pouvoir des humbles, à travers l'œuvre de David Scheinert

David Scheinert, né en Pologne en 1916, arrive en Belgique à l'âge de 8 ans. En 1945, il sera le seul survivant d'une famille décimée par la Shoa. Il meurt en 1996 à Koekelberg, banlieue de Bruxelles. Récompensée par plusieurs prix littéraires en Belgique, son œuvre comprend romans, nouvelles, essais, pièces de théâtre, traductions, et surtout poèmes.

Arraché à sa Pologne natale alors qu'il n'est qu'un enfant, il doit apprendre une langue nouvelle, dans un pays dont il adoptera plus tard la nationalité. Il est un poète de langue française, celle qu'il se prend à aimer, malgré les difficultés qu'elle lui pose, à lui, écolier étranger au milieu des enfants belges.

Bercé au seuil de sa vie par les chants et les contes Yiddish, il est imprégné de ses racines juives, et, profondément, de la verve des prophètes, qui transparaît au détour des lignes qui composent ses textes. Touché par des drames successifs dans sa vie personnelle – ses parents, fuyant la Pologne à cause des persécutions, seront rattrapés par elles en Belgique et périront à Auschwitz, avec son jeune frère, tout près de leur ancien lieu de résidence – il n'aura de cesse de plaider pour que ce qui reste d'humain dans l'homme se tourne vers l'homme, son semblable si souvent méprisé. « Poète de la condition humaine », c'est ainsi qu'il fut qualifié par plusieurs de ceux qui se penchèrent sur son œuvre. En effet, malgré le soin qu'il met à écrire ses poèmes, ses romans, ses essais et ses nouvelles, c'est l'homme qui lui importe plus que le texte, et c'est la vie qui est source de son inspiration. Ce sont les cris des faibles qu'il se plaira à faire entendre, et leurs victoires inattendues qu'il peindra au fil de ses textes.

La puissance de l'espoir

Si la condition humaine est le sujet son œuvre, c'est surtout l'homme ou la femme bafoués dans leur dignité ou leur espérance qui ont la sympathie de D. Scheinert, et c'est d'ailleurs à travers un roman de six-cents pages écrit en 1949, qu'il commença à exposer sa vision du monde. Ce roman, rejeté et brûlé plus tard par son auteur comme étant mal écrit et mal construit, avait pour titre *La Passion selon Eved-Adam* (ces deux mots signifient « Serviteur de l'homme » en Hébreu). Il y mettait en scène un personnage pur qui, finalement, mourait crucifié. Lors d'une interview accordée à la télévision belge, il déclare à ce propos que le scénario de cette œuvre est né d'une question qu'il s'était posée : est-il possible qu'un homme foncièrement bon survive en ce monde ? La réponse était non.

Il reprit cependant ce thème dix ans plus tard dans une autre de ses œuvres, qui fut récompensée par le prix Rossel (l'équivalent du Goncourt belge) en 1961 : *Le Flamand aux longues oreilles*. Ce roman, plus court que celui qui avait été détruit (il compte 81 pages), met en scène un personnage principal naïf et plein de bonté, qui rencontre bien des déboires dans un pays en guerre où la douceur n'est pas des plus répandues... Cependant, même si les dernières images du pays inconnu où l'histoire prend place sont de désolation, Pier Klock, héros en figure d'anti-héros, démuné de tout ce qui fait la puissance de la plupart des vainqueurs, imprègne la

réfine du lecteur de la lumière qui l'habite : ses « longues oreilles » sont-elles ce qui le distingue des autres ? Il semble entendre ou sentir différemment, et son infinie bonté, sa maladresse, ses rêveries s'ancrent dans un quotidien qui meurt de ne pas leur faire de place. Sans doute est-il un être simple qui traverse la vie sur une route ignorée de la plupart de ses contemporains, celle de la beauté, de l'amour et de l'humilité, mais sans doute aussi est-ce pour cela que son regard ne discerne pas les mêmes spectacles. Là où les autres voient les effets du désastre, il proclame les promesses de vie :

- «– Elle est en deuil, la femme du charpentier, dit Staf.
- Elle tient ses enfants par la main, dit Pier.
- Regarde Staline ! Il tâte le sol avec une canne blanche.
- Il marche, il chante.
- Jan les Poupées vient derrière. Comme il a vieilli !
- Il n'a pas perdu son sourire.
- Que de blessures, que de vides !
- Les enfants les combleront.
- Mais elle, Pier, elle, dis-moi...
- Regarde, mon Staf, regarde de tous tes yeux, elle approche. Elle est la dernière, presque la dernière, car...
- Elle est si pâle.
- Vous vous aimerez, et, tu verras, elle redeviendra comme une rose. »¹

Ce dialogue entre Pier, le doux rêveur, et Staf, viril et réaliste, forgeron maquisard et néanmoins ami de Pier, à travers lequel de ligne en ligne s'opposent la vision grave d'une réalité tragique et le regard lumineux de celui qui refuse la partie vide du verre pour en admirer la partie pleine, met en évidence la supériorité de ce second regard qui permet d'envisager l'avenir en construction, dont les bases sont déjà visibles, sur la paralysie qui naît de la seule évaluation d'un désastre qu'on ne peut nier, mais qui obstrue l'horizon de celui qui n'y lit rien d'autre que souffrance et néant.

Cette vision duelle, lucide mais refusant le désespoir, se discerne à travers les versets de plus d'un poème de D. Scheinert. C'est en effet celle de la condition humaine, terrifiante et belle à la fois. Dans un poème intitulé « Avec ton maigre silex »², la faiblesse d'un être est mise en évidence, et même bien plus, la capacité d'un homme à aller jusqu'à commettre un meurtre froidement perpétré, alors qu'adolescent sans force, il vainquit un géant pour l'honneur de son Dieu. Cet enfant qui courait à la rencontre d'un colosse, armé seulement d'un caillou et d'une fronde, c'est à la fois dans un texte biblique qu'on peut lire son histoire, et par la plume du poète qu'on comprend que ce récit est celui de la vie offerte à tout homme, capable du meilleur comme du pire. L'enfant vainqueur d'un puissant à l'aide de son seul courage et l'adulte amoureux assassin du mari de celle qu'il convoitait sont un seul et même personnage, berger puis roi d'Israël : le roi David, héros aux mains nues qui délivra un peuple, meurtrier qui se repentit, homme semblable à tous, pour celui qui porte son prénom :

- « Toi, avec ton maigre silex contre le lourd marteau de la calamité.
- Toi, ceint d'harmonie, virevoltant autour de l'arche de lumière.
- Toi, couronné d'or et poursuivant une puce.
- Toi, qui prit Bethsabée et poursuivit son époux.
- Toi, dont le fils rebelle fut retenu par les branches du térébinthe.

¹ David Scheinert, *Le Flamand aux longues oreilles*, Paris, Del Duca, 1959, p. 179.

² In David Scheinert, *L'horloge élémentaire*, Paris, Saint-Germain-des Prés, 1980.

Toi qui chantas les pieds de cerf et la montagne de Dieu.
David chétif et arrogant, triomphant et inquiet, épanoui et malin, poète et imposteur,
David berger, David monarque, David très haut, David très bas, notre pareil. »

C'est par deux indices d'énonciation en vis à vis que passe le fil qui conduit le lecteur de cet être mystérieux interpellé par l'anaphore du pronom « toi », ouvrant les six premiers versets, à l'adjectif possessif « notre » qui détermine le nom « pareil », refermant le poème. Entre ces deux termes et ces deux extrêmes, enfin, en tête du long septième et dernier verset, un prénom, répété plus loin quatre fois, vient confirmer ce que des indices avaient semé tout au long du texte : le possesseur de ce silex est un personnage biblique bien connu, auteur de nombreux psaumes, illustre figure séculaire ayant régné sur Israël, admiré pour sa foi, sa richesse, son pouvoir, son histoire. Et c'est lui que le poète qualifie de « notre pareil », associant ainsi dans cette similitude affirmée celui qui découvre le texte.

Sans doute la matrice de ce texte pourrait-elle s'exprimer par ce paradoxe : « ce David si grand et si faible à la fois, c'est aussi moi ». Et ce n'est sans doute pas cet hypotexte qui laissera le lecteur indifférent s'il a l'habitude de considérer les personnages bibliques comme des mythes plutôt que comme des personnages historiques ou des êtres de chair aussi partagés que lui entre le bien et le mal, la transcendance et la petitesse.

Les différentes images qui apparaissent sur la surface textuelle sont toutes formées d'antithèses qui élaborent ce portrait si symbolique de l'âme humaine. Le titre, qui fait allusion à l'affrontement entre David et Goliath raconté dans le chapitre dix-sept du premier Livre de Samuel, dans la Bible, est lui-même marqué du sceau de la contradiction. La dureté du silex et sa capacité à faire jaillir le feu, autant que ses propriétés coupantes, sont associées à son aspect en apparence insignifiant, sa minceur, évoquant sans doute la fragilité de ce dernier fils d'un homme d'âge avancé, le seul à ne pas être parti à la guerre comme ses trois frères aînés, lui, le « petit » dernier qui gardait le menu bétail, David, auquel on ne confiait pas encore des affaires d'hommes. Le mépris de Goliath³ à la vue de cet enfant laisse imaginer ce contraste démesuré : un jeune garçon en tenue de berger courant droit au massacre avec son caillou, face à un géant armé et cuirassé qui terrifie depuis des jours l'armée tremblante d'Israël, Goliath, symbole du « lourd marteau de la calamité » qui s'est si souvent abattu sur un peuple persécuté d'âge en âge et de lieu en lieu.

C'est ce tableau que laisse imaginer le premier vers du poème. Mais c'est aussi David triomphant, David plongé dans le quotidien, David fourbe, David artiste et poète, David tremblant, David démuni devant les circonstances et devant lui-même, David humain, que déploie le tissu textuel. Ce qui en ressort est que les personnages bibliques ne sont pas de grands hommes, mais des hommes faibles capables d'accomplir des exploits avec et pour leur grand Dieu. Ce que montre le poète est cette similitude étonnante et touchante entre cette figure qui semble d'un autre temps, mais qu'il révèle si proche de lui, si proche de nous.

Ce qui ne signifie pas que quoi que l'homme fasse, il sera admiré ou agréé, même s'il est un « imposteur », ainsi qu'il est dit de David, au septième vers. Ce n'est pas sa duplicité qui en fit un roi vénéré, un vainqueur en Israël. Il lui fut envoyé un prophète, Nathan⁴, pour lui faire entendre la voix de Dieu suite à la mort

³ *La Bible*, 1 Samuel 17 : verset 42.

⁴ *Ibid*, 2 Samuel 12 : versets 1 à 15.

de Urie⁵ le Hittite, mari de Bethsabée enceinte de David, qui avait été envoyé en première ligne au plus fort de la bataille.

Quand Nathan lui raconta la parabole de l'homme riche qui avait volé la seule brebis de l'homme pauvre⁶, le roi comprit qu'il était comme celui qui n'avait pensé qu'à son intérêt, au détriment d'un être faible qu'il avait dépouillé. Il reconnut sa faute, qui ne fut pas sans conséquences au sein même de sa famille et au sein du royaume. Il redevint le roi humble et juste attaché à son Dieu et à son peuple. C'est pourquoi sa mémoire est liée à son amour pour Dieu, à ses talents artistiques, sa compétence à mener ses hommes à la victoire. Ses fautes ne sont pas ignorées, mais son cœur plaisait à Dieu parce ce roi « très haut » et « très bas » à la fois avait soif de Lui.

Il n'est donc pas anodin que David Scheinert ait choisi l'exemple de ce roi aux traits de caractère si contrastés pour mettre en évidence la dualité du cœur humain, les ressources insoupçonnables de l'être, et révéler par là même combien le texte antique sur lequel il s'est appuyé ne vieillit pas et concerne chaque homme de chaque génération, en dehors de toute époque. Il se disait lui-même déchiré, « sang double ». Ce poème est en quelque sorte un message d'espoir dans un monde où depuis le roi David se sont déployés plus d'un acte de félonie, et une barbarie au-delà de ce que l'humain devrait pouvoir imaginer, comme l'ont tragiquement montré les événements qui ont bouleversé la vie de l'écrivain lui-même. Sans doute s'associe-t-il cependant en pensée à Pier Clock, le héros né de sa plume, qui continuait à espérer malgré tout en l'homme, même au milieu des ruines fumantes.

Une nouvelle du même auteur, intitulée *Bien que la terre soit ronde*⁷, a pour protagoniste un autre personnage biblique : Samson. Elle est le premier récit d'un recueil qui en contient neuf, et sera édité une première fois en 1950 aux Editions Le Thyrse, à Bruxelles, et dont le titre était à l'époque le même que celui de la nouvelle mentionnée ci-dessus. Trente-cinq années plus tard, le même recueil paraît à nouveau sous le titre d'une autre des nouvelles qui le composent, *Les amitiés lointaines*, à l'adresse de l'écrivain ; ce qui laisse supposer qu'il attache une importance particulière à ces textes. Le style en est très proche de certains de ses poèmes narratifs, et ils tiennent à la fois de la parabole et du conte lyrique oriental.

Le scénario est le suivant : Chlemil, sorte de vagabond, « maître du verbe », est-il dit, traverse, à la recherche de Samson, de nombreux pays qui s'étalent sur différentes époques. Le lecteur suit sa course effrénée, pittoresque et inquiète. Un chien l'accompagne, auquel il s'adresse avec révérence et dont il fait son confident. Samson a séduit la femme de Chlemil, c'est pourquoi celui-ci s'enfuit à sa recherche, le cœur plein de rancœur et de sombres projets, l'âme désespérée et pourtant déterminée à retrouver celui qu'il tient pour responsable de son malheur. Car Samson, celui qui impressionne son entourage par sa force surhumaine, celui dont le rire s'entend à des kilomètres à la ronde, Samson le fort, a défié Chlemil et se moque de sa souffrance :

« Et aujourd'hui, Chlemil marchait dans le sentier en sifflant. Il transpirait, à cause de sa peau de bique. Mais le soleil chauffait sans malice, réjouissant tout autour de lui. Et Chlemil, ne pouvant résister au rire des oiseaux, au rire rouge des mûriers, au rire discret des feuillages et au grand rire du ciel, y répondait en sifflant faux. Il oubliait

⁵ *Ibid*, 2 Samuel 11 : versets 14 à 17.

⁶ *La Bible*, 1 Samuel 12 : versets 1 à 6.

⁷ In David Scheinert, *Les Amitiés lointaines*, Bruxelles, Panthéon, 1985.

Samson et l'erreur de Rivkè... Tout à coup, tandis qu'il siffle, voici qu'un caillou frappe son nez et l'égratigne. Il sursaute, pousse un cri, roule les yeux. Au loin, éclate le rire de Samson, le sale rire de Samson, qui n'a aucun rapport avec celui de l'été, avec cette joie qui n'effraie personne. »

C'est à un affrontement inégal que le lecteur assiste : celui du personnage caractéristique des contes hassidiques, Chlemil, le maladroit, le malchanceux, celui dont on rit, contre Samson, personnage biblique transposé en des temps imprécis, doté de la plupart des attributs qui font sa renommée : la force physique, l'amour des femmes, le sens du défi, et une vocation à défendre le peuple d'Israël contre les Philistins qui remonte à un appel annoncé dès qu'il fut formé dans le ventre de sa mère.⁸ Combat inégal donc, entre Chlemil et Samson, l'un séduisant et puissant, l'autre timide et humilié.

Mais au fil de sa course sur les traces de son ennemi, à travers les routes des pays qu'il traverse, Chlemil le cherche en vain, ou trouve seulement quelques indices qui prouvent que par là, Samson est passé. Celui qui le cherche arrive toujours trop tard, les pays et les jours se succèdent, et parce que « la terre est ronde », Chlemil risque de se retrouver à son point de départ, dans le temps comme dans l'espace, sans avoir atteint son but.

Un jour pourtant, en Russie, au sortir d'un village dévasté, Chlemil, caché dans un fossé, serrant son chien contre lui, réprimant une envie de vomir à la vue des corps massacrés des victimes, assiste à la capture par les Cosaques d'un homme très grand qui se débat énergiquement. Il croit reconnaître « la violente odeur de Samson »... Le temps étant « rond comme la terre », c'est, un autre jour, en un géant revêtu d'une redingote qu'il croit reconnaître encore celui qu'il poursuit infatigablement, mais avec tremblements. Il s'enquiert de l'identité de l'inconnu auprès d'un vieillard : celui-ci répond qu'il s'agit d'un fou qui leur a « trouvé un pays ». Mais il refuse de donner le nom de ce « fou ». Chlemil en déduit que ce ne peut être Samson, qui, à ses yeux, ne peut qu'avoir un comportement blâmable.

Sur les pas du géant en redingote qui disparaît peu à peu au coucher du soleil, Chlemil poursuit sa route, aidé de son bâton, qui lui sert autant à mesurer le temps qu'à continuer sa marche. Il se prend soudain à oublier son ressentiment et à admirer, dans son souvenir, la vigueur et le panache du Samson qui accomplissait des exploits.

Et son bâton entre un jour « dans la moitié du siècle vingtième » et rencontre un « nuage de cendres ». Il erre dans Varsovie en ruines. Un grand corps nu est étendu sur le sol, émacié, vidé de ses yeux. Un fusil est posé contre lui. Chlemil reconnaît l'odeur de Samson et de son pays. Tout près, on peut lire sur une pancarte inclinée le mot « Ghetto ».

Il est dit que cette histoire est « ronde comme la terre ». Mais Chlemil n'a pas marché en vain. Il haïssait Samson et l'aime maintenant. Ce n'est pas la mort qui l'emporte, mais la vie. Chlemil déclare que Samson « devrait revenir ». Comme il ne le peut pas, c'est Chlemil qui décide de rentrer chez lui pour apprendre à ses enfants « à boire des tonnelets de vin, s'exercer à la fronde, courir contre le vent, rire du tonnerre. » Autant dire leur apprendre à devenir eux aussi de futurs Samson, dérogeant à toute idée préconçue et même à beaucoup de principes établis pour le bon ordre de la société, mais vainqueurs de l'ennemi, même au prix de leur vie, comme le Samson biblique (qui reprend vie dans le défenseur du

⁸ *La Bible*, Juges 13 : verset 5.

Ghetto de Varsovie ou le sioniste visionnaire et engagé), dont les Philistins crevèrent les yeux après l'avoir enfin capturé. Il retrouva sa force (mais non la vue) après avoir imploré Dieu et, s'appuyant sur les deux colonnes sur lesquelles reposait la maison dans laquelle plus de trois mille hommes, femmes et princes des Philistins s'amusaient à le voir jouer, les fit s'écrouler sur eux, entraînant l'assemblée entière avec lui dans la mort :

« Et les morts qu'il fit mourir dans sa mort furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait mourir pendant sa vie. Et ses frères et toute la maison de son père descendirent, et l'emportèrent ; et ils le remontèrent, et l'enterrèrent entre Tsorba et Eshtaol dans le sépulcre de Manoah, son père. Et il avait jugé Israël vingt ans. »⁹

Quoi de plus démuné qu'un homme mort ? Et pourtant, malgré toutes ces faiblesses qui se lisaient dans le comportement inattendu de Samson de son vivant, et bien qu'il fût réellement appelé par Dieu à délivrer son peuple, c'est par cette mort qu'il engloutit avec lui tous ceux qui persécutaient Israël. « Et il jugea Israël vingt ans ». Lui, le séducteur invétéré, celui qui céda à la ruse d'une femme, lui livra le secret de sa force exceptionnelle et se retrouva démuné, prisonnier, lié, incapable d'avoir retenu sa langue et ses pas, lui qui vainquait les lions... Son pouvoir ne lui avait servi à rien pour défendre sa propre personne contre ses faiblesses. Mais il jugeait Israël, parce que Dieu le conduisait et l'aimait. Non à cause de ses perfections, mais à cause de l'appel qui avait été prononcé sur sa vie.

Reprenant ce récit tellement étonnant à vue humaine, David Scheinert le remodèle et le transpose, transporte le personnage à travers les siècles et les extrémités de la terre, en retient les impensables contradictions et redessine la perfidie des peuples en la redistribuant à ceux qui ensanglantèrent l'Europe, place Samson en défenseur des villes ravagées par les pogromes et à la tête de la révolte de ceux qu'on affame et qu'on enferme.

Il le montre au lecteur à travers les yeux d'un être faible et déterminé à la fois, un « Chlemil », partageant les mêmes viscères contradictions, tiraillé entre la haine, la souffrance et l'espoir, apparemment démuné de ce qui fait la substance des héros. Samson a ravagé son couple. Mais la haine du mari bafoué de Rivkè disparaît pour laisser place à l'admiration, car son regard s'élargit. Il ne reste plus prisonnier de sa propre brûlure, mais découvre l'ampleur de la trace de Samson sur la terre et par là même celle du Dieu d'Israël, qui en fait l'exécuteur de sa justice.

Naît alors une espérance inébranlable en la possibilité de la supériorité de la vie sur la mort, de l'humanité sur la barbarie. David Scheinert réactualise un texte antique en en montrant l'inépuisable vérité, le fait revivre en en détachant ce qu'y puise son regard personnel, pourtant alourdi de la tragique réalité de certains crimes impossibles à oublier. Il montre la puissance de l'espoir surpassant les contradictions de l'homme, ses héros imparfaits sortent des pages de la Torah pour percuter la conscience et le cœur du lecteur post-moderne. Le temps et l'espace confondus, matérialisés sous la forme du bâton de Chlemil, se fondent dans l'immortalité du texte qui vient à la rencontre d'un autre texte qu'il imprègne de son encre.

La force des vaincus

Car les textes de David Scheinert montrent souvent comment, d'une situation douloureuse vécue par les hommes, peut jaillir, s'ils s'unissent ou décident de lutter pour la vie, une flamme qui réchauffe et permet de rebâtir un monde habitable. Un poème intitulé « Et la lumière chanta », dont la structure et le style

⁹ *La Bible*, Juges 16 : verset 31.

rappellent les textes fondateurs du judaïsme, montre cette renaissance due à la solidarité de ceux qui se sont reconnus au-delà des frontières :

1. Au commencement il y avait la nuit.
2. Et les mineurs ne pouvaient voir les étoiles, car leurs yeux étaient dans la fosse.
3. Et les forgerons ne pouvaient sentir le vent, car leur corps était dans le feu.
4. Et les paysans suivaient les sillons comme des aveugles qui effraient les oiseaux.
5. Et les enfants étaient blancs et ridés comme des vieillards qui vivent dans les caves.
6. Car une terrible nuit était en eux et autour d'eux, dans leur cœur et dans leurs yeux.
7. Parfois leurs mains pareillement lasses se touchaient, mais ils ne se voyaient pas.
8. Parfois ils hurlaient comme des chiens, tournés vers le même Dieu qui ne les entendait pas.
9. Parfois ils tombaient sans un cri, rongés par les ténèbres et leurs maîtres ne se retournaient pas.
10. Alors une nuit comme les autres nuits, leur colère s'alluma comme un tas de feuilles sèches.
11. Et la flamme jaillit du ventre de leur misère.
12. Et les forgerons saisirent le marteau et les paysans saisirent la faucille.
13. Et ils se ressemblèrent dans la plaine autour du brasier et ils se reconnurent.
14. Et de leurs poitrines plates jaillit le même chant et dans leurs yeux brilla le même feu.
15. Et ils tournèrent la tête vers l'Est et ils virent qu'une flamme toute pareille montait du ciel.
16. Alors la nuit brûla comme une loque, les cendres s'envolèrent au vent et la lumière chanta pour tous les hommes de la terre.¹⁰

Ce poème est comparable à un tableau recouvert d'une couleur sombre qui s'éclairerait peu à peu. Des êtres accablés y marchent en aveugles, et soudain la lumière se lève. C'est comme si un monde supportable pouvait être recréé par les hommes lorsqu'un lien s'est enfin établi, alimenté d'abord par le feu de la colère, puis par la chaleur de la solidarité.

La structure de ce poème est particulière ; elle pourrait se repérer à travers le parallélisme des conjonctions et des adverbes qui débute les versets, à l'exception du premier, court, qui se distingue par sa spécificité. Les deux premiers mots qui le composent sont quasiment textuellement une référence biblique : « Au commencement », est une reprise des premiers mots du premier Livre de la Genèse. Quand on n'ajoute aucun complément à cette expression, elle se comprend difficilement autrement qu'avec le sous-entendu de « commencement du monde », d'autant plus que neuf des seize versets qui composent le poème débute par « Et », placé comme en écho du « vav » hébreu qui introduit tant de versets de la Bible, et que la structure interne de tous ces versets est répétitive et symétrique, bien que le contenu des propositions soit toujours différent : « Car leurs yeux étaient dans la fosse », « car leur corps était dans le feu », « comme des aveugles qui effraient les oiseaux », « comme des vieillards qui vivent dans les caves »...

Mais au vu de la suite du texte, le premier verset devient polysémique, et ce « commencement » qui a pour lieu ou couleur l'obscurité pourrait représenter celui de la guerre, ou bien celui de la période de souffrance intense du poète, ou encore celui de la misère du peuple... Commencement peut-être, aussi, de la difficulté à croire, à faire confiance à un Créateur qui semble délaissé sa Création, puisque le

¹⁰ In David Scheinert, *Et la lumière chanta*, Paris, Seghers, 1954. (La numérotation des versets n'apparaît pas dans le recueil, elle est rajoutée ici pour faciliter la compréhension du commentaire.)

verset huit, central, trahit cette douleur, ce cri lancé vers le ciel, de ceux qui sont : « ... tournés vers le même Dieu qui ne les entendait pas. » C'est alors vers leur propre force que ces hommes épuisés se tournent, et une flamme fuse de leur être, qui rejoint celle qui s'élève de l'Est... Un rêve prend corps, et de cette union des malheureux sourd un chant qui leur redonne espoir... Ce n'est pas Dieu, comme dans le texte biblique, qui crée ici la lumière, elle naît d'abord comme un feu qui jaillit du cœur des hommes, et devient réellement lumière lorsque ce feu s'étant élevé vers le ciel brûle la nuit. La Genèse, cadre formel, structural, du texte, est revisitée, et l'homme se substitue à Dieu pour prendre sa condition en main.

C'est aussi le message d'un autre poème du même auteur, « mythe moderne », selon ses propres dires, intitulé « Le retour à la cendre »¹¹. Le cadre, ici, aussi bien du point de vue stylistique que du point de vue thématique, est aussi celui de la Genèse ; mais les personnages qui y évoluent sont ceux du vingtième siècle, même s'ils portent les noms d'Adam et d'Eve :

« 1 Dans le jardin d'Adam coulaient mille parfums et brillaient mille fruits, et la terre était grasse et l'herbe luisante et les arbres audacieux.

2 Et Adam travaillait dur et sa sueur se mêlait à celle de sa femme Eve, et chaque effort de leurs bras et chaque goutte de leur sueur embellissaient encore leur jardin.

3 Et après le travail, ils se retrouvaient, creusés et souriants, devant un bol de lait, des oeufs ou des olives, et ils mordaient avec appétit dans le pain qu'ils avaient fait eux-mêmes.

4 Et les jours succédaient aux jours, et les nuits aux nuits, et ils étaient heureux d'être mari et femme, et de travailler à la sueur de leur front, puisque rien ne pouvait les séparer.

5 Et ils ne regardaient jamais par-dessus la haie épaisse qui les isolait du monde, et ils ne relevaient la tête que pour souffler un peu et mêler leurs yeux en une clairière intime.

6 Or, un matin, sous un ciel frais comme la première fleur, au milieu des oiseaux qui semblaient avoir mouillé leur gosier avec du vin doux, Adam entendit soudain un grondement comme il n'en avait jamais entendu.

7 Et il dit à Eve qui était courbée à côté de lui et qui le regardait avec des yeux agrandis par la peur, et il dit à sa femme Eve : Ceci n'est pas l'orage.

8 Et il leva la tête vers le ciel et il laissa tomber sa bêche, et son teint se salit comme celui d'un malade, et il leva la main et il dit à Eve : Regarde.

9 Et Eve vit sur le ciel un immense nuage noir en forme de champignon, et ce nuage ne cessait de grandir et bientôt il recouvrit le ciel tout entier.

10 Et Adam trembla de tous ses membres et Eve tomba à terre, secouée de spasmes violents, et ils ne virent pas que leur jardin avec ses mille fleurs et ses mille fruits était plongé dans une nuit profonde.

11 Et ils restèrent ainsi peut-être des heures, peut-être des jours, et quand ils se relevèrent, la lumière était revenue dans leur jardin et le ciel était redevenu pur comme une source.

12 Et Adam se releva et il aida Eve à se mettre debout, et ils se regardèrent et un faible sourire éclaira leur visage et ils se demandèrent s'ils n'avaient pas rêvé.

13 Et pour oublier ce mauvais songe, Adam s'approcha de son plus beau pommier, choisit la pomme la plus grosse et la plus luisante et voulut l'arracher pour l'offrir à Eve, mais au moment où il la toucha, la pomme tomba en poussière.

14 Alors Adam courut vers le poirier qui donnait les poires les plus tendres, et il vit une poire toute dorée qui attendait sa main, et il l'effleura, et le fruit se décomposa en une poudre grise.

¹¹ In David Scheinert, *Comme je respire*, Paris, Seghers, 1960.

15 Et Adam se jeta sur un rosier dont les fleurs avaient la couleur d'une laque de sang, et il le secoua comme un fou, et à la place des pétales, ce fut une cendre rouge qui tomba sur la terre.

16 Et Adam regarda ses mains et il vit que ses doigts se recroquevillaient comme des tiges mordues par le gel, et que sa paume noircissait comme la surface d'un fromage.

17 Et il regarda Eve, et il vit que ses cheveux blonds se transformaient en crins et qu'ils tombaient en tournoyant et que la peau du visage aimé se crevassait comme celle d'une vieille paysanne et que des copeaux s'en détachaient comme des feuilles mortes.

18 Alors, il toucha un noyer, et le noyer se rompit comme une colonne de cendre, et il toucha un groseillier, et l'arbuste s'effondra, et il toucha un merle qui se tenait immobile sur une branche de tilleul, et à la place de l'oiseau, ce fut le vide.

19 Et au bout de quelques instants, comme le vent s'était levé, le jardin d'Adam et Eve, ce jardin de mille fleurs et de mille fruits, ce jardin d'herbe grasse et d'arbres impétueux, se transforma en une boule de poussière que le vent jeta derrière l'horizon.

20 Et lorsqu'Adam vit qu'un désert les entourait de toutes parts, pareil à une eau glacée, et que déjà les os d'Eve apparaissaient sous ce qui lui restait de peau, il dit à sa compagne : Ceci est la mort de la vie.

21 Et lorsqu'Eve ne reconnut plus dans le presque squelette qui se trouvait devant elle, l'homme qu'elle avait aimé le jour et la nuit, elle cria : Ceci est notre faute !

22 Et elle continua, tandis qu'Adam agitait lamentablement les os de ses bras comme pour la faire taire : Jamais nous n'avons regardé par-dessus notre haie, jamais nous n'avons voulu voir ce que faisaient les hommes pendant que nous bêchions !

23 Et Adam gémit : Comment aurions-nous pu agir, nous, faibles humains ? Nos bras étaient faits pour la bêche, nos jambes pour le sentier, nos yeux pour les saisons.

24 Et Eve dit : Ceux qui ont lancé le champignon dans le ciel, ceux qui ont fait du jour la nuit et de la vie la mort, ceux-là avaient des mains, des jambes, des eux comme les nôtres.

25 Et Eve dit encore : Ils étaient hommes comme nous, mais hommes tournés vers les ténèbres. Pourquoi ne sommes-nous pas allés vers les hommes de la lumière, pourquoi, avec des millions d'Adam et d'Eve, ne les avons-nous pas armés de notre présence, pourquoi n'avons-nous pas regardé par-dessus la haie de notre jardin ?

26 Et Adam reprit d'une voix affaiblie : Pourquoi ? Et il baissa les yeux, et il vit alors, sur la terre froide comme une bête abattue, une goutte de rosée, irisée comme une sueur d'arc-en-ciel.

27 Et il tomba à genoux et il appela Eve, et Eve tomba à terre comme lui, et tous les deux approchèrent de la terre leur face rongée, et ils regardèrent la petite goutte brillante, et ils virent qu'elle respirait.

28 Alors, avant de disparaître, Adam serra entre ses os les os de sa femme, et il murmura : Non, la vie n'est pas morte, et cette goutte de rosée est le début d'une vie nouvelle.

29 Et il dit encore, se tournant vers le brillant qui respirait : Petite goutte de vie, toi qui renfermes les hommes et les femmes de demain, dis-leur, lorsque viendra le jour où ils retrouveront leur jardin de mille fleurs et de mille fruits, dis-leur qu'ils n'oublient jamais de regarder par-dessus la haie !

30 Et Adam s'écroula et il entraîna Eve dans sa chute, et il n'y eut bientôt plus sur le sable triste comme un ciel d'hiver que deux squelettes couchés côte à côte et se tenant par la main, tandis qu'à quelques pas delà une goutte de rosée palpitait, palpitait, palpitait... »

Ce récit, que la lumière traverse puis fuit progressivement et inexorablement, est construit autour d'une question posée par Eve au verset 25 : « Pourquoi n'avons-nous pas regardé par-dessus la haie de notre jardin ? ». La trame du texte

est basée sur cette faille du regard des deux personnages en scène. C'est comme si cette parabole présentait le scénario inverse de celui du poème précédent : Adam et Eve meurent de ne pas avoir porté les yeux au-delà de leur haie, et leur univers s'effrite et retourne à la nuit.

Dans ce poème de 30 versets, à la structure très équilibrée (on peut le découper en 6 groupes thématiques de 5 versets chacun), le verset 15, médiant, peut figurer cette haie épaisse qui empêche Adam et Eve d'apercevoir la menace qui grandit : c'est là qu'Adam perd le contrôle de lui-même, que le bel équilibre s'effondre comme le rosier, en une « laque de sang », qu'il le « secoue comme un fou », qu'une « cendre rouge » tombe sur la terre. Tout bascule. Le jardin du bonheur devient celui de la mort, de la désagrégation progressive des corps des deux personnages qui s'y rassasiaient d'abondance, de travail, de paix et d'harmonie. Le paysage lui-même se désintègre au fur et à mesure que la main de l'homme le touche. Tandis qu'Adam et Eve se transforment lentement en squelettes, de la bouche d'Adam sortent ces mots terribles : « Ceci est la mort de la vie »¹².

C'est la Genèse à l'envers qui se déroule sous les yeux des vivants qui ne le sont presque plus... Les deux personnages se re-tournent vers la terre, non pas pour la travailler, mais pour se confondre progressivement avec elle, se fondre avec la poussière dont ils ont été créés. L'exclusive « clairière intime » du couple l'a rendu vulnérable au reste du monde, et l'a rendu aveugle à la nuit de la barbarie. D'où la douloureuse question posée par Eve, à propos de ces hommes au-delà de la haie : « Pourquoi ne les avons-nous pas armés de notre présence ? »... « Armer les autres de leur présence » : voilà ce qu'ont négligé de faire les deux seuls personnages visibles sur la scène. Ce fut là leur faiblesse, qui transforma leur paix en échec. Se regardant l'un l'autre, ils ont renvoyé au néant l'existence de leurs semblables, invisibles à leurs yeux. Ils ont privé de l'arme de lumière ceux qui ont choisi celle des ténèbres.

C'est sur cette révélation essentielle que s'articule la dernière partie du texte ; et nous suivons le regard d'Adam, dirigé vers la terre presque morte (« comme une bête abattue »¹³ : la vie qui quitte les êtres passe dans les éléments inertes) ; et là, miracle, son oeil presque éteint discerne une tache de couleur inattendue, « ...une goutte de rosée, irisée comme une sueur d'arc-en-ciel. »¹⁴, un minuscule indice de vie sur la terre en décomposition, un halo de brillance et d'imperceptible mouvement – Adam et Eve découvrent que cette goutte de rosée respire – dans un décor de ténèbres, de désert et de mort. Comme le jardin magnifique s'était trouvé réduit à une « boule de poussière que le vent jeta derrière l'horizon. »¹⁵, le signe de l'alliance avec Dieu (l'arc-en-ciel, qui colore la goutte de rosée) est projeté à terre, mais il palpète, sous les yeux et la « face rongée »¹⁶ de deux rescapés provisoires ; comme après la chute – spirituelle - des premières créatures bibliques - la chute -matérielle, concrète, d'Adam et Eve, nos contemporains, terrassés par le champignon atomique, contient la promesse d'un renouvellement. Serrant contre lui celle qui a été prise de sa chair, Adam reprend espoir et prophétise : « Non, la

¹² Id.

¹³ Verset 26

¹⁴ Verset 26

¹⁵ Verset 19

¹⁶ Verset 27

vie n'est pas morte, et cette goutte de rosée est le début d'une vie nouvelle. »¹⁷ Regard transformé, que celui d'Adam, capable maintenant d'anticiper contre toute attente, regard tourné vers un avenir indiscernable dans le présent qu'il quitte, sinon dans les profondeurs transparentes de cet infiniment petit élément qu'est la goutte de rosée, symbole inconcevable sur un sol d'où ne germaît plus que la destruction. Ce regard et ces paroles démentent celles qui furent prononcées au verset 20 : « Ceci est la mort de la vie. » La force de celui qui prononce des paroles de vie est le sursaut d'un mourant qui prophétise l'avenir de l'humanité en lui livrant le secret sans lequel son « palpitement » cessera : il est impératif de regarder par-dessus la haie du jardin, de se préoccuper de ce à quoi sont occupés les hommes.

Par la bouche de son « Adam » revisité, l'écrivain a cette intention : par-delà l'espace et le temps, interpeller ceux auxquels il s'adresse, lui qui veut édifier, prolonger son regard au-delà du présent.

Sur la quatrième de couverture d'un de ses recueils de Poèmes, *Une rose pour dix épines*¹⁸ sont inscrites ces phrases par lesquelles il dévoile son secret de créateur :

« Le poète invente ce qu'il devine. Avec son sang et sa moelle, il crée un monde dont la lumière l'éblouit et dont le mystère le possède.

Seul sur une place vide, il appelle les absents. Les mots qui s'échappent de sa gorge, sont les mots de tous, mais il arrive qu'aucun ne les entende.

Comme un fou, il continue à monologuer, attendant ce rare et merveilleux moment où son chant se confondra avec la voix intérieure d'un passant. »

Adam agonisant laisse un message de vie fondamental à l'humanité qui lui survivra et rejoint le poète pour appeler ces « absents » à entonner le chant du monde.

L'avenir compromis des hommes est entre les mains de veilleurs dont le regard s'aiguise à balayer l'espace au-delà de l'horizon, et qui font entendre la voix de leur conscience. Chacun d'eux, à son humble mesure, choisit de proclamer des paroles dont le pouvoir ensemence le monde d'une rosée d'espérance.

Résumé

David Scheinert, écrivain belge de langue française, né en 1916 et mort en 1996, laisse une oeuvre fortement marquée par l'empreinte biblique. Les personnages qu'il forge sont souvent inspirés non pas de la figure de grands hommes idéalisée, mais d'êtres présentant un éventail de faiblesses tel que tout lecteur pourrait aisément se reconnaître en eux. Ils semblent dépourvus du pouvoir que convoitent habituellement les hommes. Pourtant quelque chose de plus grand qu'eux les porte au-delà de ce que la désespérance d'un monde en péril veut bien leur montrer. La quête de ce qui est lumière en l'homme, l'éveil à la conscience des écueils qui le guettent, est ce qui donne puissance au héros scheinertien.

¹⁷ Verset 28

¹⁸ Paris, Seghers, 1968.